

« Il y a dix ans, la situation aurait été bien pire »

- Le chercheur américain Andrew McAfee est spécialisé dans les technologies numériques.
- Il décrypte leur impact sur la crise actuelle et le rôle qu'elles pourraient être amenées à jouer dans le futur.

Propos recueillis
par **Benoît Georges**
@bengeorges

Vous êtes un spécialiste des technologies et un prospectiviste reconnu. Auriez-vous pu imaginer une situation telle que celle que nous connaissons aujourd'hui ?

Absolument jamais. Mais d'autres experts l'avaient fait. Je ne crois pas que la pandémie de coronavirus soit ce qu'on appelle un « cygne noir », un événement rare et impossible à anticiper. Beaucoup de gens – experts en santé publique ou en prévention des catastrophes – avaient prédit ce type de pandémie, avec les dommages sanitaires et économiques que cela entraînerait. Beaucoup de gens nous alertaient sur un scénario de ce type depuis des années, et nous ne les avons pas assez écoutés.

« Quand vous voyez à quelle vitesse les gens sont passés au télétravail, je suis à la fois très impressionné et assez optimiste. »

Dans votre dernier livre*, vous affirmez que quatre éléments sont source d'optimisme pour l'avenir de la planète : le progrès technologique, le capitalisme, une opinion publique consciente des problèmes et des gouvernements réactifs. Mais face au coronavirus ces leviers n'ont pas fonctionné...

La plus grande erreur a été la réponse des gouvernements, en particulier en Occident. Nous n'avons pas pris les bonnes mesures au bon moment. Plusieurs pays asiatiques, au contraire, ont surmonté le pire moment de la pandémie et sont retournés à la normale : j'y vois un cas d'école de ce que doit être un gouvernement réactif. Je pense aussi que la prise de conscience de l'opinion publique n'a pas été suffisante – on voit encore des gens qui, en France ou aux États-Unis, continuent de vouloir sortir ou se réunir... Le capitalisme, pour sa part, n'a pas encore su fournir les médicaments et l'équipement de base dont nous avons besoin, les masques, les gants, les appareils respiratoires, etc. Le seul domaine qui ait fonctionné correctement à mes yeux est la technologie. Quand vous voyez à quelle vitesse les gens sont passés au télétravail, et notamment comment les scientifiques du monde entier sont capables de collaborer, de partager leurs résultats et leurs données, d'utiliser des ordinateurs ultra-puissants, je suis à la fois très impressionné et assez optimiste.

Au-delà des scientifiques, la technologie est d'un seul coup devenue indispensable à toutes les personnes confinées...

C'est indiscutablement une bonne chose... Réfléchissez à quel point différents professionnels peuvent être productifs aujourd'hui, même s'ils sont obligés de travailler depuis leur domicile. Nous avons du haut débit chez nous, des plateformes collaboratives comme Slack, des outils de vidéoconférence comme Zoom. Nous avons à notre disposition une panoplie d'outils très puissants et très bien faits pour continuer à télétravailler. Imaginez la même pandémie il y a à peine dix ans, la situation aurait été bien pire.



ANDREW MCAFEE
Chercheur à la Sloan
School of Management
du MIT

On peut faire le même constat sur nos vies quotidiennes...

Absolument. Là aussi, cela aurait été bien pire il y a dix ans, sans une infrastructure robuste pour la livraison à domicile – c'est pourquoi il faut absolument protéger les travailleurs qui sont en première ligne, ceux qui livrent des colis et des repas aux personnes confinées. Aujourd'hui, vous pouvez continuer à avoir accès aux biens et services dont vous avez besoin. Je pense que nous devons cela aux entreprises technologiques.

Un autre usage des technologies envisagé face à la pandémie est la possibilité de suivre à la trace les personnes pour éviter la propagation. Est-ce souhaitable ?

Les systèmes de ce type posent de réels problèmes de protection de la vie privée. J'en suis convaincu. Mais, dans un moment comme celui que nous vivons, peut-être devons-nous accepter de laisser un peu de notre vie privée, pour des raisons sanitaires et pour un temps limité. La question de la durée est cruciale, car quand le gouvernement s'arroge de nouveaux pouvoirs en temps de crise, il a tendance à ne pas les restituer. Il faut en être très conscients, et mettre des barrières dès le départ – par exemple, en décidant que ces mesures expireront automatiquement au bout de 90 jours. Mais je crois aussi qu'une pandémie globale nous force à changer notre regard sur la vie privée : si une technologie puissante nous permet de suivre les personnes contagieuses, de savoir où elles sont allées et avec quelles personnes elles ont pu entrer en contact, alors il faut s'en servir. Tout en gardant à l'esprit le danger d'une dérive orwellienne, façon « 1984 ».

« Peut-être devons-nous accepter de laisser un peu de notre vie privée, pour des raisons sanitaires et pour un temps limité. »

Je suis un farouche défenseur des libertés individuelles et de la vie privée, mais peut-être pas dans toutes les circonstances.

Vous avez beaucoup écrit sur la nouvelle révolution industrielle et l'automatisation. Cette crise va-t-elle nous obliger à changer la façon dont nous produisons ?

Je vois deux conséquences. La première est assez évidente : les pays vont vouloir que leur industrie locale soit capable de produire les biens de première nécessité en temps de crise sanitaire – ou ils voudront disposer de capacités de stockage immenses, avec des réserves de milliards de masques, de gants, de vêtements de protection, etc. Mais je ne crois pas que chacune des chaînes de production va redevenir plus locale. Regardez ce qui se passe en Asie : les économies de Chine, de Taïwan, de Hong Kong prouvent qu'elles peuvent redémarrer très vite. Les économies de l'Ouest vont avoir plus de mal. Je ne crois pas que rapatrier toute notre production nous rendrait plus résilients.

L'automatisation peut-elle être utile face aux pandémies ?

Oui, en particulier dans le cas des robots de téléprésence, pour surveiller les entrepôts ou apporter des colis. Il ne s'agit pas de robots autonomes, car l'autonomie complète est encore difficile à envisager, mais de machines qui peuvent être commandées à distance – par exemple par des travailleurs confinés. Plus largement, je crois que nous allons voir davantage d'automatisation parce que, dans les périodes de récession, les entreprises cherchent par tous les moyens à réduire les coûts, y compris le coût du travail. Et nous savons qu'une fois la récession passée elles ne reviennent pas à la situation antérieure.

A quoi pourrait ressembler une économie post-coronavirus ?

Je pense qu'elle pourrait être marquée par le retournement d'une tendance fondamentale : la concentration, notamment géographique. Dans les pays riches, les deux dernières décennies ont été marquées par

« Je suis extrêmement choqué par les inégalités d'accès aux soins pendant une pandémie. Ce n'est pas moralement correct et cela va encore accroître la colère. »

une économie en croissance, mais avec de moins en moins d'acteurs – moins d'entreprises, moins de fermes, moins de villes... Jusqu'à cette pandémie, je ne voyais aucune force allant dans la direction opposée. J'ai changé d'avis. Pour un travailleur intellectuel, il n'y avait pratiquement que des avantages à vivre dans une grande ville : la qualité de vie, les choses à faire, et plus encore les échanges avec d'autres personnes. Durant une pandémie comme celle-ci, vous ne voulez plus être là où tous les autres se trouvent. Donc il est possible qu'une part importante des travailleurs très qualifiés déci-

dent d'aller vivre ailleurs qu'à San Francisco, Paris ou New York, pour la sécurité de leurs familles, mais aussi parce qu'ils réalisent qu'ils seront aussi efficaces en télétravail.

Une autre concentration qui a marqué les dernières décennies est celle des richesses. Aux États-Unis, on voit que des inégalités trop fortes peuvent aggraver la situation sanitaire, par exemple parce que les gens n'ont pas d'autre choix que d'aller travailler même s'ils sont malades...

C'est vrai. Je ne suis pas opposé aux inégalités de revenus en temps normal, mais je suis extrêmement choqué par les inégalités d'accès aux soins pendant une pandémie. Il est probable qu'aux États-Unis les personnes à faibles revenus soient les plus fortement touchées. Je pense que ce n'est pas moralement correct et que cela va encore accroître la colère, la polarisation de notre société, la rébellion contre l'ordre établi.

Vous vous présentez souvent comme un optimiste. L'êtes-vous encore aujourd'hui ?

Je suis optimiste sur le fait que ce virus peut être vaincu. Regardez ce qui se passe dans les pays d'Asie : ils ont traversé une période très difficile mais courte, ils ont fait ce qu'il fallait faire et ils en sont sortis. Il est trop tôt pour le dire, mais je pense que les pays européens, avec leur modèle plus égalitaire, peuvent également s'en sortir en gardant un tissu social relativement intact. Je suis plus inquiet pour les États-Unis, à cause des réalités sanitaires de notre pays. Je crois que nous vaincrons la pandémie, parce que nous avons des personnes brillantes et tenaces qui travaillent dur pour y arriver, parce que nous avons des technologies de très haut niveau et parce que nous voyons que de bonnes décisions commencent à être prises, dans les pays occidentaux, afin que l'économie résiste. Mais les pandémies sont très dures pour les optimistes !

* « More from Less », Scribner, 2019.

CHAQUE MOIS,
CONNAISSANCE
DES ARTS
FAIT DE VOUS
UN EXPERT

connaissance
des arts
EN KIOSQUE DÈS AUJOURD'HUI